

CHARLES
BERLING

SWANN
ARLAUD

JENNIFER
DECKER
DE LA COMEDIE FRANCAISE

UN BEAU
VOYOU

UN FILM
DE LUCAS BERNARD

LES GRANDS ESPACES présente

CHARLES BERLING

SWANN ARLAUD

JENNIFER DECKER

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

UN BEAU VOYOU

UN FILM
DE LUCAS BERNARD

DURÉE : 1H44

AU CINÉMA LE 2 JANVIER 2019

Relations presse

Marie Queysanne

assistée de Sara Bléger

marie@marie-q.fr // sara@marie-q.fr

01 42 77 03 63

Distribution

PYRAMIDE

32 rue de l'Echiquier

75010 Paris

01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com



Synopsis

Le commissaire Beffrois attend la retraite avec un enthousiasme mitigé quand un vol de tableau retient son attention. Est-ce l'élégance du procédé ? L'audace du délit ? La beauté de l'œuvre volée ? Beffrois se lance à la recherche d'un voleur atypique, véritable courant d'air, acrobate à ses heures.

ENTRETIEN AVEC LUCAS BERNARD

D'où vient l'idée du film ?

J'avais en tête un personnage de voleur qui passait par les toits. Il aurait travaillé de façon assez « old school », sans complice, sans téléphone portable, en dessous du champ des radars de la police. J'en ai parlé à Florian Môle, mon producteur, l'idée lui a plu. On a commencé les allers retours : j'écrivais deux pages, il lisait... trois pages, il lisait... Très vite, c'est le personnage du flic qui est apparu, tout comme l'idée que l'intrigue se passerait dans le milieu de l'art. Finalement le voleur m'a demandé davantage d'efforts.

Vous n'aviez pas encore l'histoire toute entière... ?

Pas de manière précise : j'avance de façon empirique, intuitive. J'écris une première fois l'histoire comme si je la racontais, et je la raconte à nouveau en l'étoffant. Je procède par accumulation, ou en creusant : ce qui était esquissé s'enrichit peu à peu. Mais je savais déjà en écrivant la première scène que ce petit cambrioleur du début résonnerait avec le beau voyou... Des pistes se sont dégagées, des personnages sont apparus et d'autres ont disparu...

Au départ, il y a aussi un puzzle d'histoires que j'ai vécues ou qu'on m'a racontées. Le petit voleur qu'un type retrouve chez lui, c'est arrivé à un ami : il rentre, bute sur un cambrioleur, qui immédiatement fond en larmes. Alors, il lui offre un café, ils discutent, et quand sa copine arrive, comme elle croit que le voleur est un copain, elle lui fait la bise...

Se faire inviter par erreur dans un dîner m'est arrivé : le père de quelqu'un que je connais s'était trompé de ligne sur un agenda et je me suis retrouvé un soir

dans un très grand appartement bourgeois. Et une amie italienne a été victime de l'arnaque immobilière à la caution... Elle n'a jamais revu son argent ni le présumé agent immobilier.

Au fond, qu'est-ce qui vous intéressait dans ce personnage de voleur ?

Charles Berling m'avait dit : tu as plutôt l'âge du voleur donc tu t'identifies à lui ? Je lui ai répondu qu'étant l'auteur, je m'identifiais à tous les personnages, même les femmes... Chacun est nourri de mes petites obsessions. Ce que je trouve séduisant chez Bertrand, c'est que c'est un courant d'air : il n'a pas de portable, pas de carte de crédit, il change d'appartement comme de nom. Il n'est pas tributaire de l'image que les gens ont de lui. Comme on est par la force des choses de plus en plus traçable, son attitude est presque libertaire. Elle donne une définition possible de la liberté, qui me parle bien : je trouvais ça agréable à filmer. Je suis moi-même assez peu porté sur les technologies. Quand je coupe mon portable pour aller au cinéma, et que je ne suis pas joignable, je suis heureux.

Vous avez fait de Bertrand un personnage plutôt fascinant...

J'aime son refus du monde. Je m'en sens assez proche, de façon moins radicale. Bertrand s'est affranchi de toute obligation morale : ses arnaques peu recommandables ne lui posent aucun problème. Comme si le réel n'avait pas de prise sur lui. Tous les arguments habituels – il faut devenir adulte, être domicilié pour trouver une école pour les enfants, etc. –,



il les a repoussés. Il trace un chemin pour rester libre. Je ne voulais pas qu'il y ait d'explication à son choix de vie. Avec Swann Arlaud on était sur la même longueur d'onde. Il ne voulait pas que son interprétation puisse expliquer le comportement du personnage. Ça me convenait bien. Bertrand ne fuit rien, il n'a eu aucun trauma dans son enfance, tout va bien. Il pourrait faire autre chose : s'il voulait un vrai métier avec un emprunt immobilier sur le dos, il y arriverait sans problème. Je voulais donc qu'il ait la famille la plus normale possible. Alors fatalement, comme « normal » ça ne veut rien dire, je me suis inspiré de ma propre famille. Moi aussi j'ai grandi en banlieue parisienne, j'ai vécu dans une chambre de bonne... Mais avec la directrice de casting, quand on a cherché des acteurs « normaux », c'était une autre paire de manche... plus on allait dans le « normal », plus les membres de cette famille avaient l'air cinglés !

Et du coup, la relation de Bertrand avec le personnage du flic, s'en trouve très enrichie...

La situation de départ est assez classique : un flic, archétype du policier à la retraite, va essayer de résoudre une dernière affaire.

Entre le flic et le voleur va alors se tisser ce qui est peut-être le cœur du film : un dialogue sans pathos familial, un lien intergénérationnel avec une forme de reconnaissance. Beffrois court après un type qui est libre... mais lui aussi est libre : ses enfants sont partis et la retraite est une définition possible de la liberté. Sans vouloir dévoiler le dénouement, le geste final peut s'apparenter à un dialogue entre générations : il le relâche tout en l'entravant, comme les parents

laissent partir leurs enfants en gardant un grappin dessus...

Pourquoi situer cette intrigue dans le milieu de l'art ?

Parce que l'art interroge la hiérarchie des délits : quand Bertrand arnaque les étudiantes, il est vraiment antipathique. Mais lorsqu'il vole des tableaux, il devient romanesque... c'est un vol de cinéma... Ce serait donc moins grave ? Et moi, cela me renvoie au petit voleur du début du film. Est-il normal qu'il aille en prison pour avoir volé un smartphone alors qu'un tableau vaut trente fois plus cher ? Parce qu'on sait, par expérience de spectateur, que le petit voleur du début se fera toujours attraper et que Bertrand, lui, ne finira jamais en taule.

Et puis avec l'art surgit la question connexe du goût. Au début, Beffrois n'a pas de goût. Le goût, c'est la possibilité de dire j'aime ou j'aime pas. Suis-je légitime ou non à juger un tableau ? Sa femme se sentait suffisamment légitime, lui va apprendre à le devenir. Beffrois est seul : il n'est plus question d'aménager son appartement pour faire plaisir à sa femme décédée ou à ses fils, il doit choisir par rapport à lui... Arrivé à la retraite, il doit s'accommoder de lui-même. Au début, il vit à côté d'une œuvre d'art sans savoir quoi en penser, à la fin il est capable de dire ce qu'il aime.

De qui sont les tableaux que l'on voit dans le film ?

D'un peintre qui s'appelle Philippe Derôme. Son fils est un ami, je connais ses toiles depuis longtemps. Il a peint les tableaux que montre le père de Justine,

et aussi le découpage au mur chez Beffrois. C'est amusant parce que ses découpages sont faciles d'accès, tout le monde aime ça, alors que ses peintures sont intimidantes, non complaisantes. Elles posent la question du goût.

Paris est clairement l'un des personnages du film. Vous semblez prendre beaucoup de plaisir à filmer ses toits et ses rues, et ses différents quartiers...

C'est un film qui met les différents quartiers en regard. Ces balades sur les toits nous permettaient de traverser Paris socialement : on entre dans un bel immeuble haussmannien, mais pour aller sous les combles, il faut passer par les escaliers de service et par les chambres de bonnes. Beffrois habite à Marcadet-Poissonniers, le long des rails, des immeubles qui ont longtemps été la propriété de la SNCF : ce sont des immeubles tout confort mais tout de même des structures imposantes de dix étages. L'adresse de Justine et son père est plus « respectable » : nous avons tourné avenue Franklin Roosevelt. Nous avons trouvé la chambre de bonne de Bertrand rue Turgot – et le premier tableau volé emmène Beffrois à Montmartre. Mais les toits ne sont pas exactement à leur place. Pour tourner sur les toits, il faut les accords de plusieurs copropriétés, c'est compliqué. Heureusement, on avait repéré des parkings, Gare de l'Est, au dernier étage, avec vue sur Paris à 360°. Tous les plans où l'on ne voit pas les pieds de Beffrois, c'est qu'il marche sur le parking.

Comment filme-t-on une poursuite sur les toits ?

En revoyant *PEUR SUR LA VILLE* ! Sérieusement, je crois que j'y ai trouvé l'idée d'une poursuite par étapes, qui s'arrête et reprend plusieurs fois, avant d'être définitivement interrompue par l'accident de voiture. La poursuite a été tournée sur le toit du BHV et à Boulogne-Billancourt. Charles et Swann ont montré un vrai courage physique. Ce ne sont pas des toits trop hostiles, mais parfois, comme en montagne, un passage qui a l'air facile s'avère en fait très dangereux : sur le toit où fuient Justine et Bertrand, le cascadeur n'était pas du tout à l'aise. Moi non plus d'ailleurs !

Ce qui est drôle, c'est qu'on a tourné en même temps que *MISSION : IMPOSSIBLE*, dont le budget cascade n'a rien de commun avec le nôtre. On a dû ajuster le plan de travail parce qu'on ne pouvait pas garer les camions, Tom Cruise occupait toute la ville !

Comment avez-vous choisi les comédiens ?

Swann Arlaud et Jennifer Decker sont arrivés très tôt. Swann, c'est une idée de Florian, mon producteur. A l'époque je le connaissais peu. Au premier contact, j'ai trouvé sa voix très belle. Jennifer, c'est la directrice de casting qui l'a proposée. Ce qui me plaisait, c'est que Jennifer et Swann ont le même âge. Le fait que les deux personnages soient sur un pied d'égalité en

termes d'âge et de sexualité, c'était important pour moi. Là aussi, sur le papier, c'est balisé : le voleur se fait attraper parce qu'il a une copine, parce qu'il devient « traçable ». Et souvent, dans les polars, les filles amoureuses du bandit sont un peu des buses... Il fallait donc faire de Justine un personnage fort et intéressant. Elle est la seule qui n'est jamais effrayée par ce qui se passe. Elle aussi est libre. Et s'ils sont ensemble, c'est que ça se passe bien au lit. Je voulais que l'on comprenne leur entente sexuelle. C'est ce qui, à mon sens, rend leur relation crédible.

Et Charles Berling ?

J'admire sa capacité à jouer des rôles très différents. Il a une filmographie très impressionnante qui débute à peu près au moment où j'ai commencé à vouloir faire du cinéma. *RIDICULE*, bien sûr, mais aussi *CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN* ou *LES DESTINÉES SENTIMENTALES*. Je l'ai appelé en lui disant qu'il avait l'âge du rôle, donc l'âge d'être à la retraite, ça l'a fait beaucoup rire.

Parlez-nous de la musique de Christophe Danvin...

Je connais Christophe depuis longtemps. Je voulais une musique qui se remarque, je ne voulais pas de nappes synthétiques ou d'électro. Mais c'était difficile parce que la musique nous forçait à décider plus précisément du genre de film qu'est *UN BEAU VOYOU*. Or, le film lui-même ne choisit pas complètement. Mais bon, quand vous prenez une enquête policière et que vous enlevez tous les éléments liés au pathos, qu'il n'y a pas d'arme à feu, pas de meurtre, etc., rien n'est grave. C'est juste un type qui cherche un autre type, et ça, c'est plutôt du registre de la comédie.

On voit Bertrand lire *2666*, de Roberto Bolaño. Pourquoi ?

Parce que les livres de Bolaño sont fabuleux... C'était ça ou *LES PUISSANCES DES TÉNÉBRES* d'Anthony Burgess. Il fallait que ce soit un gros livre pour que ce soit logique que Bertrand le traîne avec lui. Mais *2666*, c'est un peu pareil, c'est quoi le genre ? Roman noir, comédie, enquête sociale ? Et puis pourquoi choisir ? La comédie et le drame sont toujours liés. Je ne sais plus qui disait que rire c'est une façon élégante de pleurer. Je trouve que c'est une belle façon de définir le rôle de la comédie.



Biographie

Formé pour les métiers de l'Image, Lucas Bernard a notamment tourné comme assistant opérateur avec Coline Serreau ou Tonie Marshall, et comme chef opérateur avec René Féret. Il a également collaboré à plusieurs scénarios et écrit un roman (*LES LACETS ROUGES*, édité au Seuil).

En 2014, il passe à la réalisation avec le court-métrage *LA PLACE DU MORT*.

***UN BEAU VOYOU* est son premier long-métrage.**

ENTRETIEN AVEC CHARLES BERLING

A la retraite

Lucas Bernard m'avait laissé un message. « J'ai un scénario pour vous et vous avez pile l'âge du rôle pour jouer un retraité. » A ce moment-là, on se dit : si c'est le seul critère qui le pousse à m'appeler... Mais en même temps, oui, j'y arrive, à cet âge, je peux jouer les retraités. J'ai accepté un rendez-vous et au bout d'une heure, je savais que j'allais faire son film. Lucas est tellement barré, il a un univers tellement décalé... Quand j'ai lu son scénario, j'ai aimé sa finesse, je trouve qu'il travaille sur des fils assez ténus. Ce qui m'amusait aussi, c'est le rapport du flic et du voleur, et du flic à l'art. Depuis que je dirige un théâtre, la question de qui a accès à la culture me passionne. Jouer un personnage qui à priori n'est pas sensible à l'art et qui a un œil atypique sur ce qu'il voit m'intéressait beaucoup. D'autant que le personnage est écrit de façon très fine : son regard sur les toiles passe pour l'amour qu'il avait pour sa femme. Comment peut-on, par amour, se laisser embarquer dans des zones de non-confort ? Mon personnage, Beffrois, fait partie de ces gens qui pensent qu'ils ne peuvent pas comprendre, que la culture n'est pas pour eux. Mais comme sa femme l'y a entraîné, il s'est laissé faire ...

Jouer Beffrois

C'est aussi ça qui m'a donné envie de jouer ce personnage : il fait partie de ces êtres qui se laissent un peu balloter. Il ne fallait pas jouer la passivité, mais Beffrois a en lui une sorte de résignation : il a une carrière un peu ratée. Son abandon participe à la distance un peu ironique du film.

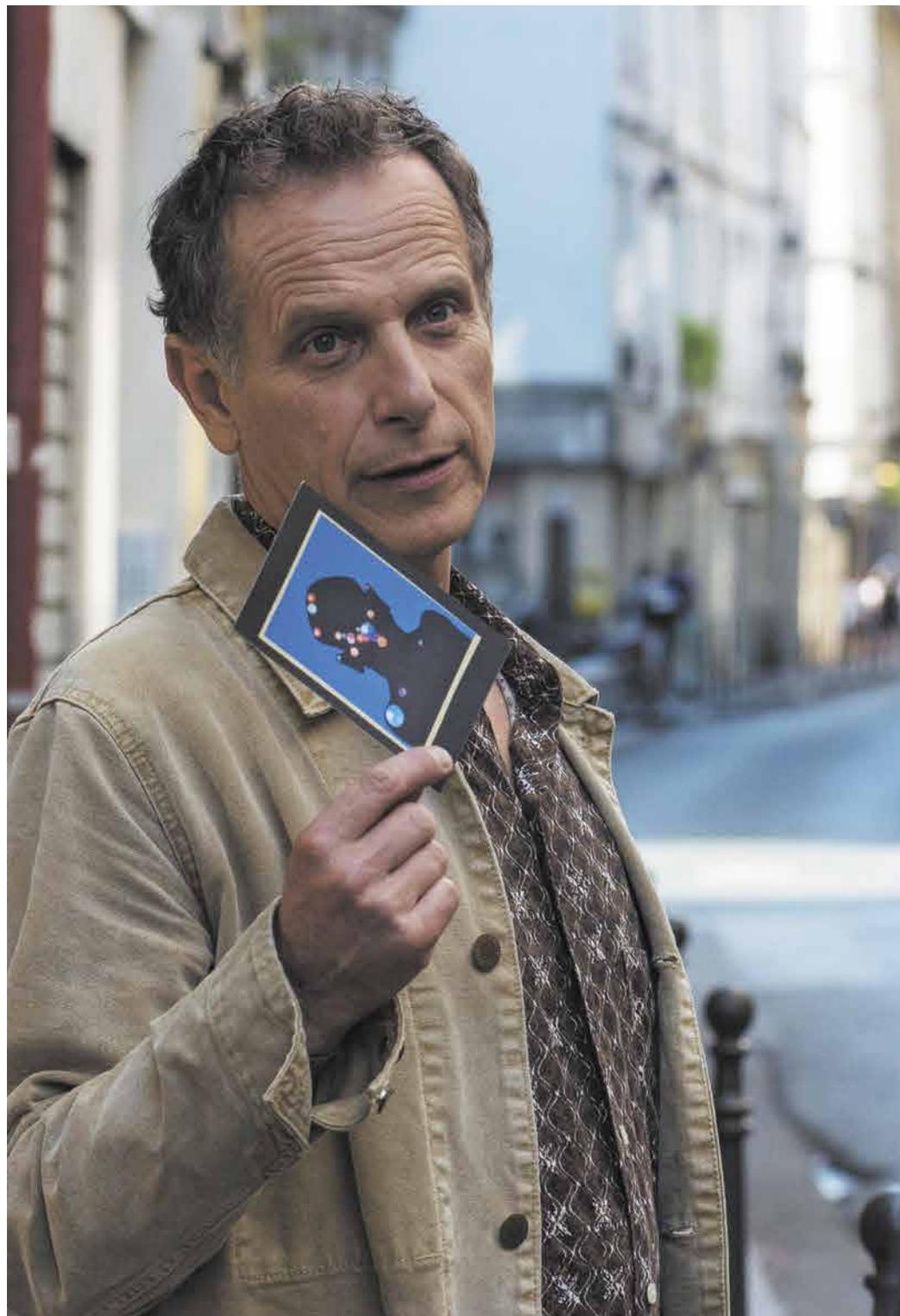
Il y a un rapport père-fils entre Beffrois et Bertrand (le personnage que joue Swann). J'ai croisé pas mal de ces flics qui n'ont pas un jugement si négatif sur les gens qu'ils traquent. Il n'est pas fasciné, mais il a de la curiosité pour un être si différent de lui. Et ça le rend poétique : comme pour la peinture, il se laisse aller à sa curiosité. Etant à la retraite, il est déjà un peu en dehors des choses. Il fait son travail mais il n'y est plus vraiment. Alors, il se retrouve un peu dans ce personnage sans attache. Ils se reconnaissent et Bertrand est aussi content de côtoyer ce flic. C'est cette finesse que j'aime, c'est un film plein d'humour sur le détachement, l'envie de ne pas y être.

Le travail

On a fait des lectures, un travail préparatoire très agréable. C'est toujours bien de lire avec le metteur en scène, parfois pour faire des propositions dans le texte, mais aussi pour entendre les autres acteurs. Lucas aime beaucoup les acteurs, il est enthousiaste et plein d'idées, il est précis et en même temps à l'écoute. C'était un régal pendant le tournage et j'avais des partenaires de haut niveau.

Les cascades

J'aime bien les cascades, mais on n'en a jamais assez, et il y a toujours un moment où le cascadeur prend le relais. C'est justement ce qui rend le jeu difficile : vous ne faites rien jusqu'au bout, il y a des trous et le cascadeur les comble. Mais c'est galvanisant et on fait des trucs qu'on ne ferait jamais dans la vie. La poursuite sur les toits, quel souvenir !



ENTRETIEN AVEC SWANN ARLAUD

L'escalade

Le scénario d'*UN BEAU VOYOU* m'avait fait rire. Lucas Bernard, m'avait aussi fait lire son roman, *LES LACETS ROUGES*. Il a un rapport singulier aux mots, au langage et beaucoup d'humour. Lucas a commencé par m'emmener faire de l'escalade. On est allés à Pantin, à MurMur, où on peut en faire indoor. Je ne suis pas devenu un grand pro, mais c'était une bonne approche du personnage. Et puis, comme c'était un peu trop haut pour moi, je me suis pris un abonnement chez Arkose à Montreuil, une salle de bloc. Cela m'a permis de m'entraîner sans avoir le vertige.

Lucas, lui, fait de l'escalade depuis qu'il est gamin : la montagne, la marche font partie de sa vie. L'accompagner, c'était une manière de se rencontrer, mais, surtout, c'est toujours important pour moi que le travail passe par des choses concrètes. C'est important pour jouer, ça ramène à quelque chose de simple. Avec le recul, on peut penser que le vertige qu'a mon personnage à devoir se cacher, à changer d'identité, est métaphorique du vertige de l'escalade. Et au fond, c'est la même chose que le cinéma : on est toujours au-dessus du vide, il faut continuer pour que ça ne s'arrête pas.

Sur les toits

Sur les toits, on était toujours encordés, avec une famille de cascadeurs que j'aime beaucoup, les Fouassier, avec lesquels j'avais déjà travaillé. La nuit sur les toits de Paris, ça fait partie de la magie de nos métiers, c'est assez dément. Et Lucas est étonnant sur un plateau. Il est dans un grand plaisir, dans une excitation qui fait qu'on a absolument envie d'y aller. Il est moitié comme un enfant, moitié comme une petite araignée qui tisserait plein de choses.

S'effacer

Mon personnage n'était pas évident à creuser : parfois certains personnages sont très clairs, ils ont un métier, il faut en apprendre les gestes. Là, non : à chaque fois qu'on avance dans l'histoire, il change de nom, plus on progresse, plus on le perd. Il fallait que j'arrive à me gommer un peu, à me banaliser, d'une certaine manière, puisque le personnage pouvait aussi bien s'appeler François, Bertrand ou Antoine. Je ne sais pas très bien comment j'ai fait ça, mais j'ai essayé de disparaître, de mettre ma personnalité loin derrière. Je me suis dit que ça pouvait passer par le rien. Le mystère c'est aussi quelqu'un qui ne répond ni oui ni non aux questions les plus simples.

Au fond, ce personnage, je ne sais toujours pas qui il est. J'essayais toujours de m'effacer, mais il y avait des séquences où je devais faire complètement autre chose, par exemple quand je joue à l'agent immobilier. Ou la scène au commissariat quand je me mets à pleurer, que je me frappe-moi-même, là je devais y aller à fond, dans un mode un peu burlesque. D'un coup, je devais composer. Les vraies scènes que j'ai eu à jouer, c'était « pour de faux » ! Mais c'est comme ça que j'arrivais à tenir le personnage. Si j'étais resté sans cesse mono-expressif, ç'aurait été très ennuyeux. Le rôle tient grâce à ces moments de surprise.

En fait, ce personnage, c'est un joueur. Et du coup c'est totalement un acteur. C'est sans doute pour ça que je ne sais pas où il est. Je ne me suis jamais dit : « le personnage est là ». Au contraire, je croyais le tenir, je devais faire autre chose.

Le flic et la fille

Le personnage joué par Charles Berling est touchant. Il avoue son ignorance sur l'art, mais il a envie d'apprendre. Les deux se retrouvent, se reconnaissent. Au fond ils se ressemblent : ils pourraient ensemble aller voir des expos et se nourrir l'un l'autre, devenir amis. Berling le lui dit quand il l'attrape : « à tout prendre, j'aurais préféré que ce soit quelqu'un d'autre ». Et mon personnage a du respect pour ce flic qui lui court après et va finalement l'attraper. En extrapolant, ça pourrait être le même homme à deux âges différents : le voleur aurait arrêté ses conneries et ça l'amuserait de faire des enquêtes. C'était très agréable de jouer avec Charles, parce qu'il s'amuse beaucoup et que ça se sent. Il joue ce

flic avec beaucoup d'humour : on voit dans le film qu'il est dans le plaisir.

Jennifer Decker est une comédienne démente. J'étais fasciné. Je la regardais faire. C'était le meilleur espace pour jouer : ne plus être en état de jeu, mais en état de fascination. J'espérais surtout être à la hauteur. Pour mon personnage, la fin du film est comme le début d'une autre histoire : il est vraiment amoureux de cette fille, alors il va peut-être construire quelque chose avec elle, même s'il ment encore sur son prénom. Rien n'est certain, mais peut-être deviendra-t-il lui-même par amour.



LISTE ARTISTIQUE

Charles Berling
LE COMMISSAIRE BEFFROIS

Swann Arlaud
BERTRAND

Jennifer Decker,
de la Comédie Française
JUSTINE

Jean-Quentin Châtelain
CHARLES

Erick Deshors
BERTAUD

Anne Loiret
MADAME MAUPAS

Pierre Aussedat
ETIENNE

Marina Moncade
NICOLE

Victor Pontecorvo
ARTHUR

Samuel Brafman
PAUL

Renan Carteaux
OLIVIER

Christian Benedetti
GEORGES

Alassane Diong
LE PETIT CAMBRIOLEUR

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARIO ET RÉALISATION
Lucas Bernard

PRODUCTION
Florian Môle

CASTING
Tatiana Vialle, Arda

IMAGE
Alexandre Léglise

SON
Simon Dumetz, Florent Vrac, Matthieu Dallaporta

MONTAGE
Valentin Durning

MUSIQUE
Christophe Danvin

ASSISTANT RÉALISATION
Franck Morand

SCRIPTÉ
Marie Prual

DÉCORS
Anne-Charlotte Vimont

COSTUMES
Julie Miel

DIRECTEUR DE PRODUCTION
Julien Bouley

MAQUILLAGE
Amélie Salomon

UNE PRODUCTION
Les Grands Espaces

EN COPRODUCTION AVEC
France 3 Cinéma

AVEC LA PARTICIPATION DE
France Télévision, Canal + et Ciné +

AVEC LA PARTICIPATION DU
CNC

AVEC LE SOUTIEN DE
la Région Ile-de-France

EN ASSOCIATION AVEC
Pyramide

France | 2018 | 1h44 | DCP | 5.1 | 1.85 | Couleur

Crédits photos © Claire Nicol et LES GRANDS ESPACES



PYRAMIDE
DISTRIBUTION